trie et qu'il a chanté, il contemple nos grands lacs, nos forêts et nos montagnes, et de son cœur consolé jaillissent des accents d'allégresse. Le chagrin ne fait pas long séjour dans son cœur, et quels que soient les nuages qui couvrent son existence, il s'enivre au spectacle de notre belle patrie, il tressaille en entendant son nom, et il émiette en chantant le pain noir de la vie :

J'aime une chose - un nom tout puissant et su-
blime,
Un nom né d'une larme et d'un soupir d'amour,
Un nom fait pour planer à la plus haute cime -
Je l'ai chanté partout, même au plus mauvais jour.

La cité, la colline et l'agreste chaumière
L'ont entendu ce nom qui parlait de mon cœur.
Je l'encadre en mes vers, je le mets sur la pierre.
Il signifie : amour, espoir, vertu, bonheur.

Il me suffit à moi pour diriger ma vie,
Pour attendre sans crainte un pire lendemain :
Heureux lorsque je puis par mon humble refrain
Faire aimer la patrie !

L'amour de la patrie, voilà donc le sentiment qui a inspiré M. Sulte ; faire aimer la patrie, voilà donc le but de son livre ; et comme le Saint-Laurent a été pour ainsi dire la source de ses inspirations, il en a tiré le titre même de son œuvre.

Ses poésies sont donc essentiellement canadiennes, et c'est un mérite qu'il ne faut pas taire, en ces temps où la nationalité canadienne-française doit s'affirmer hautement. Elles s'adressent à toutes les classes de notre société, et tous les lecteurs y trouveront une pièce ou du moins une strophe qui leur conviendra. Quel est le Canadien-Français qui ne lira pas avec plaisir *l'Évangile, les Colons, au St. Laurent, Les Bâcherons, Les fils du St. Laurent, Le Défricheur, le Bon Pasteur, Le Canada-Français à l'Angleterre, la Chanson de l'Exilé*, et tant d'autres poésies dont les titres trahissent la même origine et respirent le même grême national ?

Tel est donc le caractère général de ce recueil de vers. Il chante le Canada et ses beautés, ses droits et ses devoirs, ses douleurs et ses espérances. Il évoque le passé et en célèbre toutes les gloires ; il rappelle le présent et en traduit les leçons ; il s'élance vers l'avenir, et flatte nos rêves d'or. C'est un hymne qui se répète, et dont les échos vont sur tous les sentiers réveiller le patriotisme endormi.

J'aime les souvenirs évoqués par l'histoire
Où le patriotisme, endormi de nos jours
Se ranime soudain à ce foyer de gloire
Et rouvre au sein du peuple un champ pour ses
amours

« Fortons vers les aïeux un regard salutaire
« Hélas ! dans notre orgueil habile à nous complaire
« Il arrive souvent que nous les oublions !
« Notre passé réclame un reflet populaire
« Enseignons l'avenir par nos traditions :
« Consultons le passé gardons nos mœurs austères
« Car la grandeur s'allie à la simplicité,
« Demeurez parmi nous, vertus héréditaires :
« Travail, contentement, franchise, aménité ! »

Voilà précisément ce que sont les Laurentiennes : un reflet populaire de notre passé.

Apprécions-en maintenant avec impartialité le mérite poétique. M. Benjamin Sulte ne ressemble pas aux autres poètes canadiens, son genre est tout différent. Il n'a pas la grandeur et l'élévation de notre

regretté Crémazie, ni le lyrisme et l'éclat de M. L. H. Fréchette, ni la chaleur et la noblesse de M. Pamphile Lemay ; ce qui le distingue, c'est une simplicité élégante et gracieuse, un style naturel, facile et délicat, moins fait pour l'ode que pour la chanson, plus propre à l'idylle qu'au poème héroïque. Son vers est harmonieux et bien découpé ; sa phrase est claire, égale et sans clinquant.

Ecoutez ces couplets qui me font souvenir des accents bretons de Brizeux :

LA VIEILLE CHANSON.

A l'ombre du bois solitaire
Le soir avait surpris mes pas,
Le rossignol allait se faire.....
Rêveur, ému, je ne l'entendais pas.
J'écoutais un chant dans la plaine.
Un virelai du temps passé
Sa voix s'élevait douce et pleine,
Au gré du refrain cadencé.
Quand je passe par les prairies.
Le soir au temps de la moisson
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

C'était un récit légendaire
Mais d'un rythme plus animé ;
Les notes passaient la rivière
Et s'épuraient dans la ciel embaumé
Il nous racontait la souffrance
D'un noble et vaillant chevalier
Regrettant son pays de France
Dans sa plainte de prisonnier.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Poésie antique et naïve,
Reflet des jours de nos aïeux.

Ne vous enfuyez pas craintive
Devant notre art si fade et si pompeux !
Restez ! Si la mode s'amuse
Aux froides douceurs d'aujourd'hui,
Vous avez seule, aimable muse,
Le secret d'en chasser l'ennui.

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Vous avez bercé notre enfance,
Consolé nos premiers chagrins.
Egayé notre adolescence :
Quels souvenirs valent ces vieux refrains ?
Restez ! Il est à la veillée
Mille voix pour vous répéter !
Le poète sous la feuillée
Aime tant à vous écouter !

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Parfois ce style naïf s'élève et devient pompeux ; c'est ainsi qu'en parlant des *fils du St. Laurent* que le *yankéisme* a séduits, le poète laisse échapper ces nobles accents :

De la postérité la justice implaçable
Jugera sans merci les enfants égarés
Et posant froidement sa marque ineffaçable,
Écrira sur leur tombe : " Ils sont dégénérés ! "
La voix de la raison, la sainte voix des prêtres,
Pour sauver leur honneur s'élevant vainement :
Malheur aux imprudents qui se donnent des mal-
tires .

Mais que dire, O douleur, des hommes sacrilèges,
Dans leur trafic infâme à demi protégés,
Qui tendent parmi nous de misérables pièges ?
Anathème, anathème à ces bourreaux gagés !
Le sang qu'ils ont vendu c'est le sang de leurs frères
Les verrons-nous toujours d'un œil indifférent
Porter la fétrissure en hideux caractères
Et souiller de leurs pas les bords du St. Laurent
Vous que le destin ramène sur vos plages
Rendez grâces à Dieu qui vous les fait revoir,
Et d'exemple instruisez le peuple des villages
Pour maintenir ses pas au chemin du devoir !
Dites-lui qu'il s'attache au sol de la Patrie,
Que la sont ses exploits ! qu'il sera fort et grand
S'il conserve pour lui ses bras, son industrie,
S'il garde ses vertus au bord du St. Laurent.

Ailleurs, le poète s'attendrit, et la strophe revêt une teinte mélancolique et rêveuse. L'idylle fait place à l'élégie et le ton devient plaintif et tendre :

Au fond d'un val sous les ombrages.
Un voyageur s'en va marchant,
Une voix perce les feuillages

C'est un air du pays ! un doux et triste chant

Cette *chanson de l'Exilé* est une poésie touchante, mais elle n'égale pas ce récit douloureux qui a pour titre : le *Tombeau du Marin*. Ce n'est pas seulement une plainte éloquente ; c'est un acte de foi, d'espérance et d'amour ! J'ai déjà multiplié les citations ; mais je ne puis me dispenser de citer encore quelques-unes de ces stances où le poète, agenouillé sur le tombeau de son père, se ressouvient de ces jours de douleurs qui l'ont rendu fort et courageux :

Plongé dans sa tristesse
Le passé revenait poignant et douloureux
Tandis que son regard tout rempli de tendresse,
S'abaissait vers la terre en descendant des cieux
Il se souvint qu'un soir au milieu de Décembre
Sa mère, entrant soudain, voila ses traits défaits
Et dit à ses enfants qui jouaient dans la chambre
Que leur père parti ne reviendrait jamais.
Dans la triste maison où tomba la nouvelle,
La foudre aurait produit moins de saisissement
L'infortuné prenait dans sa serre cruelle
Trois êtres sans appui dans leur isolement.
Il se souvint de plus qu'en proie à la misère
L'avenir se fermait devant lui sans retour,
Mais que devenant fort tout à coup sa pour mère
Il lui donna depuis son travail, son amour.

Le monde lui jeta sa triste indifférence
Qui permet aux heureux d'oublier le malheur.
Faible et seul, il avait pour tout bien l'espérance.
Son courage grandit au sein de la douleur.

A abandonné vingt ans de l'aveugle fortune,
Il vécut résigné, lutta sans nul repos,
D'indignant d' lever une plainte importune
Ou d'accuser le sort par un amer propos.....

Il est un doux secret qui sèche bien des larmes ;
C'est prier, travailler, se soumettre et bénir.

C'est le secret de M. Sulte, et nous pourrions ajouter qu'il lui doit ce qu'il est devenu. Quel malheur, que M. L. H. Fréchette n'ait pas connu ce secret-là !

Il y a dans les *Laurentiennes* bien d'autres jolies pages que nous aimerions à mon-